

L’UTILISATION DU MILIEU MARIN ET RÉCIFAL : NAPUKA

Découvreurs et voyageurs des XVIII^e et XIX^e siècles se sont souvent extasiés devant les qualités de marins et de pêcheurs des Polynésiens. Marins eux-mêmes, nés dans un siècle technique, ils ont été particulièrement sensibles à cet aspect de la culture polynésienne. Ils ont observé, mais n’ont pu, généralement, franchir le barrage de la langue et de la différence culturelle. Ils ont collecté d’innombrables engins de pêche et de navigation qui ont nourri les musées d’Europe, mais comme autant de "curiosités" selon l’expression d’alors. Ils ont fait des Polynésiens des "fils de l’Océan", mais sans considérer, ainsi que le faisait remarquer Febvre en 1922, qu’ils étaient tout autant des agriculteurs ou, au moins, des exploitants de la terre. Ils ont inauguré un long malentendu sur la culture marine polynésienne, mais sans pour autant s’attacher à décrire finement les techniques de pêche et surtout l’intégration des activités marines à la vie et à la pensée traditionnelles. À ce point de vue, les travaux de Emory constituent un premier jalon au début des années 30; il a, dans ses publications, mis l’accent sur les activités terrestres et leurs vestiges, intégrant du même coup les activités de l’océan, du lagon et de la couronne corallienne en un tout cohérent.

Les travaux ultérieurs, le plus souvent le fait d’érudits, ont quelque peu délaissé ce point de vue synthétique, jusqu’au début des années 60 lorsque les recherches de Lavondès et de Garanger ont clairement défini les bases d’une ethno-archéologie globale des populations polynésiennes. Dans cette perspective, les recherches entreprises sur l’utilisation du milieu marin et récifal de l’atoll de Napuka doivent être considérées comme une tentative, à partir d’une étude de cas, d’intégrer cet aspect si riche de la vie traditionnelle à une vision plus globale de la culture polynésienne, et notamment de la perception et de la mise en valeur d’un milieu de vie original: l’atoll.

NAPUKA: LA TERRE ET LA MER

L’utilisation par les Polynésiens du milieu marin et récifal aux époques pré-européennes sera illustrée, à défaut d’une vue d’ensemble impossible en l’état actuel de nos connaissances, à l’aide de l’exemple offert par l’atoll de Napuka (archipel des Tuamotu) où fut menée, entre 1982 et 1988, une étude ethno-archéologique approfondie. Les techniques et les comportements observés alors constituent un témoignage vivant et sans doute assez peu déformé, de ceux, traditionnels, qui ont disparu ailleurs. L’atoll de Napuka demeure, en effet, un atoll très isolé, en marge de la modernité; ce qui justifie sans doute de parler au présent d’une culture traditionnelle.

Située par 14°08' S et 141°16' O, l’atoll de Napuka est, avec celui voisin de Tepoto, l’île des Tuamotu la plus proche des îles Marquises. De superficie modeste (812 hectares de terres émergées), cet atoll offrait peu de richesses intéressantes pour les colonisateurs occidentaux; aussi, son éloignement de Tahiti, ajouté au danger de la navigation dans cette zone, l’ont laissé, plus longtemps même que la plupart des autres atolls des Tuamotu, en dehors des profonds bouleversements culturels nés du contact avec la civilisation européenne. Ainsi, l’évangélisation de l’île ne date que de 1878, le contrôle colonial n’y eut presque aucune emprise jusqu’au début du XX^e siècle, et le coprah, source déterminante de modifications socio-économiques, ne fut exploité qu’après 1925.

Avant l’introduction, tardive dit-on, des chiens, des cochons et des volailles dont la consommation demeura d’ailleurs toujours occasionnelle, et exceptés les oiseaux marins que les Napuka (habitants de Napuka tels qu’ils se nomment) consommaient volontiers, c’est de la mer que cette communauté, comme l’ensemble des Polynésiens, tirait l’essentiel des protéines animales indispensables à son équilibre alimentaire. S’offrait à eux une grande variété de ressources marines. Les poissons, d’abord, dont plus d’une centaine d’espèces étaient régulièrement exploitées, certaines plus ou moins inféodées aux formations coralliennes du lagon et du récif, d’autres pélagiques et d’occurrence saisonnière. Les tortues, les langoustes, les oursins étaient aussi recherchés. Les coquillages enfin, les turbos et surtout les bénitiers (*Tridacna maxima*), étaient quotidiennement consommés par la population de Napuka comme par celle des autres îles de ce secteur de l’archipel des Tuamotu. Nombre d’animaux ou de produits marins avaient des utilisations autres qu’alimentaires: les holothuries soignaient les piqûres d’oursin par exemple; les tests des bénitiers, les coquilles des nacres, la peau de certains poissons, les dents des requins et des murènes servaient aussi à la confection d’instruments et d’outils, d’éléments de parure, etc... Les branches de corail, accumulées sur les temples en plein air, les *marae*, symbolisaient le dieu Ruahatu. Ailleurs dans cet archipel, on façonnait des images de divinités (*tiki*) dans du corail. Ces quelques exemples d’utilisation des ressources du milieu naturel illustrent la place essentielle du milieu marin dans la vie matérielle et culturelle de la communauté insulaire.

Pour nous limiter à l’étude de l’exploitation de ce milieu à des fins alimentaires, est-il besoin de préciser que l’appropriation de ces ressources demande une connaissance approfondie sur les mœurs des espèces consommées, leurs rythmes de vie, leurs régimes alimentaires, leurs comportements sexuels, etc., et sur la manière dont certains facteurs naturels influent sur ces comportements: ainsi, l’importance des courants, des marées, du calendrier lunaire... Ces deux derniers étant à la base d’un véritable calendrier de pêche. Un autre facteur, relevant des goûts alimentaires des *Napuka*, conditionne la répartition dans le temps des diverses pêches. Les habitants de l’île, en effet, préférèrent le poisson alors qu’il est gras, quand sa chair est plus abondante et onctueuse, phénomène qui, pour chaque espèce, survient à une période précise de

l’année. Ainsi, les rythmes biologiques des espèces déterminent des périodes au cours desquelles une ou plusieurs d’entre elles, atteignant leur condition optimale, sont plus intensément recherchées.

À cette profonde connaissance du milieu marin et de ses ressources, répond un ensemble très diversifié de techniques permettant de capturer les espèces recherchées dans les multiples situations où elles se rencontrent, tirant au mieux parti des possibilités offertes par la configuration des lieux, les caractéristiques morphologiques et les réactions des poissons.

INSTRUMENTS DE PÊCHE, PROCÉDÉS TECHNIQUES ET RESSOURCES NATURELLES

Avant la banalisation des hameçons métalliques, les hommes de Napuka, comme les autres Polynésiens, avaient recours à une plus large panoplie d’engins de pêche (comme l’hameçon, le piège, la foène et le harpon) dont le choix et les techniques d’utilisation étaient adaptés à chaque situation. D’autres procédés, moins courants, répondaient aux caractéristiques physiques et aux comportements propres à certaines espèces: pêche à mains nues, avec des bâtons, des flambeaux, des nœuds coulants, par empoisonnement, etc.

LES HAMEÇONS ET LES LIGNES DE PÊCHE

D’après Seurat, les pêcheurs de Napuka furent les derniers Paumotu à adopter le métal pour la confection de leurs hameçons, à la fin du XIX^e siècle. Au début du siècle étaient encore employés les engins en nacre, en écaille de tortue et en bois dur qui furent jadis en usage dans toute la Polynésie.

Utilisant le pouvoir attractif des reflets de la nacre sur les poissons, les Napuka, comme tous les Polynésiens, façonnaient dans cette matière des leurres d’hameçons à cueiller destinés à capturer les bonites. Les lignes de pêche étaient confectionnées à partir de fibres tirées de la bourre des noix de coco, de racines de pandanus ou encore de la tige d’une plante connue à Napuka sous le nom de *onga onga* (*Laportea ruderalis*). Aucune ne possédait, semble-t-il, les qualités des lignes réalisées à partir de l’écorce du *roa* (*Pipturus argenteus*) employées sur les îles hautes et qui soulevèrent l’admiration des premiers navigateurs occidentaux. La confection se faisait en torsadant les fibres, réunies d’ordinaire en trois brins en les roulant sur la cuisse selon un mouvement de va-et-vient.

LES PIÈGES À POISSONS

Encore utilisés aujourd’hui, les pièges sont de deux types: fixes, ils prennent des poissons qui se déplacent, mobiles ils servent à les capturer à l’arrêt, le mouvement du piège pouvant alors être horizontal ou vertical.

Les plus simples de ces pièges à poissons étaient constitués des corps des pêcheurs rassemblés formant une barrière pour encercler le poisson qu’ils rabattaient ensuite sur la plage, l’effrayant en frappant la surface de l’eau ou le fond avec des bâtons. "La pêche au caillou", célèbre aux îles Sous-le-Vent, n’est qu’une variante de cette méthode, les poissons étant apeurés par les hommes qui battent l’eau avec des pierres attachées au bout d’une corde.

Parfois, des palmes de cocotier liées entre elles servaient à piéger un banc de poissons. Cette méthode s’adaptait bien, par exemple, à la capture, sur les hauts-fonds sableux en bordure des plages, des petits poissons devant servir d’appât. À Napuka, les grandes sennes, confectionnées en fibres végétales, ne semblent pas avoir été en usage comme elles l’étaient aux îles de la Société par exemple. En revanche, étaient d’un emploi courant les petits pièges à main, constitués d’une poche en filet maintenue sur un cadre en bois et servant à pêcher à pied sur le récif. Un filet du même genre, de forme ronde ou carrée, est encore utilisé en pirogue pour pêcher à quelques brasses de profondeur en lui imprimant un mouvement vertical de bas en haut. Comme partout en Polynésie, les poissons-volants se prenaient à l’épuisette.

LA FOÈNE ET LE HARPON

Les pointes des foènes et des harpons, efficaces pour les poissons circulant en eau peu profonde, en bordure du récif dans les vagues qui déferlent et à proximité du rivage du lagon, étaient réalisées en bois dur. De cet instrument, on se servait soit en piquant quand le poisson était à proximité, soit en lançant lorsqu’il se trouvait à quelque distance.

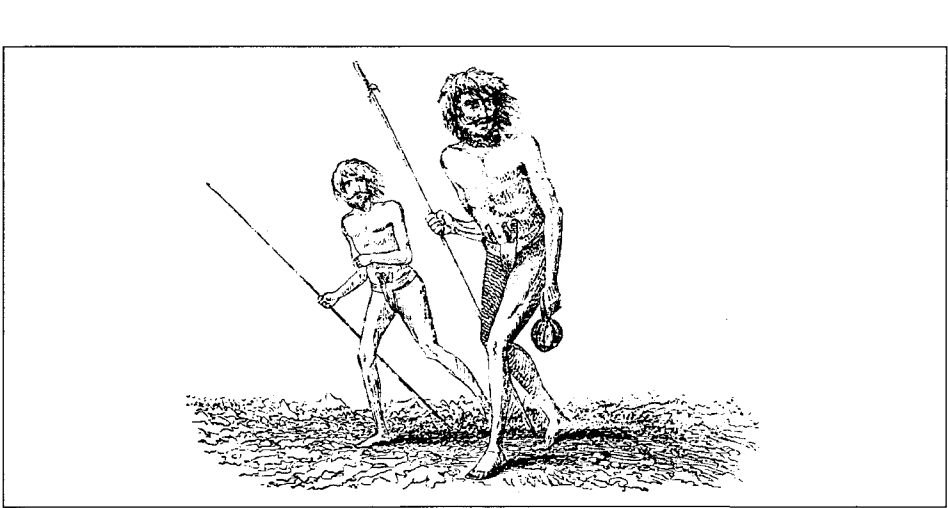


Fig. 1: Habitants de Wytoohee (Napuka) armés de lances et de couteaux en mâchoires de murènes

LES PIROGUES DE PÊCHE ET LES ACCESSOIRES DIVERS

Indispensables pour circuler dans le lagon ou se rendre au large, les pirogues de pêche étaient, à Napuka comme partout aux îles Tuamotu, faites de planches constituant des bordages posés sur une coque de base faisant office de quille, creusée dans un tronc de

tou (*Cordia subcordata*). L’assemblage de ces différents éléments était réalisé à l’aide d’un lien en bourre de cocotier, procédé qui valut à ces embarcations l’appellation de "pirogues cousues".

Citons enfin pour mémoire le solide gourdin de bois dur que l’homme emportait toujours dans sa pirogue pour achever les prises trop agitées ou dangereuses (les murènes par exemple) et les paniers de pêche, tressés en feuilles de cocotier ou de pandanus. Les Napuka avaient coutume d’aller pieds nus sur le récif et ne portaient pas de sandales en écorce de *purau* (*Hibiscus tiliaceus*) comme les pêcheurs des îles de la Société ou des îles Australes.

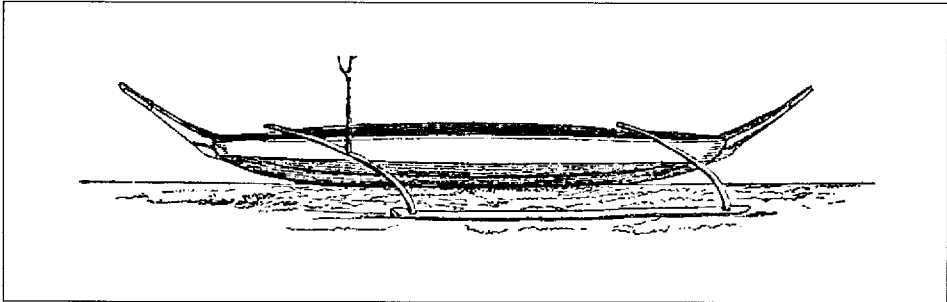


Fig. 2: Canot de Wytoohee

RYTHMES D’EXPLOITATION DES RESSOURCES MARINES

Les habitants de l’atoll opposent deux grandes saisons: ils distinguent *tau tapiko* (la meilleure saison), époque d’abondance qui se situe entre mai et novembre, de *tau ati* (la mauvaise saison), de décembre à mars environ, où les conditions de vie et de subsistance sont plus difficiles. Entre mars et mai, une période qui ne porte pas de nom particulier assure la transition entre la fin de la mauvaise saison et le réel début de la saison d’abondance.

DE MAI À NOVEMBRE: TAU TAPIKO (LA MEILLEURE SAISON)

Débutant à l’arrivée des tortues, cette période coïncide avec l’apparition dans le ciel de deux constellations: les Pléiades (*Matariki*) et le Baudrier d’Orion (*Takero*). Par divers rituels religieux, réalisés à cette occasion, on tentait de s’assurer d’une saison faste. Cette période, empreinte d’une certaine quiétude des éléments (houle de faible amplitude, peu de tempêtes et pas de cyclone), est marquée par l’arrivée des tortues, par l’abondance des poissons du lagon qui connaissent alors leur période de frai et par le passage à proximité de l’île d’importants bancs de bonites.

Du mois de mai au mois d’août, la communauté insulaire vivait au rythme des captures de tortues. Arrivées pour s’accoupler aux abords de l’atoll vers le mois de mai, celles-ci se déplacent sur son pourtour, séjournant dans des grottes sur le tombant du récif jusqu’au mois de septembre où elles montent pondre à terre. Durant la période d’accouplement, elles étaient capturées à mains nues. Tôt le matin, les hommes scrutaient la surface de l’eau depuis des observatoires, petites plates-formes en corail ou simples blocs, situés en face des refuges habituels des tortues et chacun désigné par un nom. C’est au moment où la tortue venait respirer à la surface qu’elle était repérée. À peine avait-elle replongé, que l’homme pénétrait dans l’eau, nageait jusqu’à l’endroit où elle avait disparu, et la rejoignait au fond. L’immobilisant, il la ramenait en surface et la conduisait à terre pour l’échouer. Cette méthode, qui réclamait des aptitudes physiques et des connaissances techniques spécifiques, fut supplantée vers 1930 par l’emploi d’un fort crochet métallique attaché à un fil depuis une pirogue.

Les tortues étaient aussi capturées lorsque, profitant de la marée haute, elles montent la nuit pondre sur le rivage.

À la fin du XIX^e siècle se déroulaient encore, en début de saison, sur les *marae*, des cérémonies au cours desquelles les ancêtres qui, pensait-on, avaient fait don des tortues, recevaient symboliquement leur part des premières prises. Lors de ce rituel, ponctué de chants, l’animal était sacrifié, découpé, cuit au four et consommé par les anciens, intercesseurs privilégiés entre les donateurs et les membres de la communauté. Ainsi, cherchait-on à s’assurer de l’abondance des tortues.

Quelque peu lassés par la consommation fréquente de la chair de tortue et d’autant plus qu’en fin de saison celle-ci est moins grasse, les hommes s’intéressaient davantage au lagon où, à partir du mois d’août, divers poissons entrent dans leur période de reproduction: ce sont notamment ceux appartenant aux familles des perroquets, des balistes, des poissons-chirurgiens... Cette soudaine prolifération des poissons était traditionnellement expliquée par l’existence du *koko*, un tunnel qui, dit-on, relie le lagon de Napuka au large et dans lequel se trouvent des compartiments, sortes de viviers isolant chaque espèce. Libéré de ces viviers, probablement par les ancêtres, le poisson "court".

Au début, alors que les poissons s’attroupent, ils étaient surtout harponnés à la foène; puis quand ils longent le rivage, on les piégeait à l’aide de guirlandes de palmes de cocotiers déployées de manière à les encercler et à les rabattre au bord du rivage où on les capturait. Lors de la circulation des poissons dans le lagon, mais surtout lorsqu’ils empruntent les chenaux pour aller pondre au large, ils étaient pris dans des pièges en corail, édifiés sur leurs lieux habituels de passage. Il s’agissait d’enceintes, plus ou moins circulaires ou ovales, constituées de blocs dont le sommet parvenait à fleur d’eau. Les poissons, guidés à l’intérieur du piège par deux murets en forme d’entonnoir, y entraient seuls ou bien rabattus par les pêcheurs. À l’intérieur, longeant la paroi, ils étaient dirigés dans un parc annexe exigu où l’eau moins profonde rendait plus aisée leur capture à la foène ou à l’épuisette. Lorsque les prises excédaient les besoins du jour, le piège, une fois fermé, se transformait en vivier dans lequel il était loisible de puiser par la suite.

D’autres techniques, que l’on aurait pu pratiquer en dehors du frai des poissons étaient surtout employées à cette période car les chances de succès se trouvaient alors accrues: ainsi, diverses pêches qui capturaient les poissons sortis pondre au large lorsqu’ils viennent se nourrir sur le platier. Il s’agissait, pour l’essentiel, de techniques de piégeage employant les corps des participants comme barrière et des filets, sortes

de poches supportées par des montants en bois, etc. La foëne servait aussi à atteindre les poissons sur le récif parmi les vagues déferlantes ou lorsqu'ils circulent en eau peu profonde sur le platier. Attirés à proximité du récif par les poissons abondants à cette période, les requins gris (*Carcharhinus amblyrhychos*) étaient capturés avec un robuste hameçon en bois, à l'aide d'une ligne à main, munie d'un flotteur. Cela se passait à la tombée de la nuit, depuis des lieux précis du récif, connus pour être propices, et identifiés par un nom. Trois pierres étaient lancées à l'eau et, à chaque jet, le pêcheur invoquait Tuhoro Punga, divinité de la mer.

Les bonites croisent aux abords de l'atoll jusque vers le mois de juin, mais ne peuvent d'ordinaire être capturées passé décembre lorsque la mer forcit, rendant périlleuses les sorties au large. Longeant les côtes, elles se pêchaient en pirogue à l'aide d'un leurre en nacre, selon un procédé en usage dans toute la Polynésie. Les années fastes, les hommes séchaient les bonites pour constituer des réserves en prévision des temps difficiles à venir avec l'été austral.

Les trois activités prépondérantes de cette bonne saison (capture des tortues, pêches de poissons du lagon durant leur frai et des bonites au large) ne s'échelonnaient cependant pas selon un ordre chronologique rigoureux mais étaient en partie concomitantes. Toutefois, on notait un déplacement de l'intérêt et des actes de pêche suivant grosso modo cet ordre. La clémence des éléments, les pêches fructueuses, la distribution des prises à toute la population, faisaient de ces mois d'hiver austral une période d'intense activité sociale, associée à d'importantes cérémonies religieuses.

DE DÉCEMBRE À MARS: TAU ATI (LA MAUVAISE SAISON)

Avec le début de l'été austral s'ouvre, vers novembre-décembre, une période plus rigoureuse qui durera jusqu'aux environs du mois de mars. Les conditions de pêche sont rendues plus difficiles au large, notamment sur la face nord de l'atoll, en raison des fortes houles qui viennent alors de cette direction. Les poissons, en outre, se font plus rares, dans le lagon comme au large. Pour assurer leur subsistance, les hommes avaient alors tendance à s'adonner à des pêches peu divertissantes et destinées à des espèces de qualité inférieure qu'ils délaissaient d'ordinaire: ainsi diverses techniques de capture à la main, au piège, par empoisonnement, etc., pratiquées sur le platier et sur le récif dans les zones abritées des houles et quelques pêches à la canne ou au lancer dans le lagon.

À faible distance du récif et à l'abri des courants et des vents, des pêches de fond étaient réalisées en pirogue. Sur la pente externe du récif, se rencontrent notamment les grosses carangues et les mérus pris à l'hameçon monté sur une ligne de fond lestée de pierres. De la même manière se pêchaient les thons (il s'agit surtout de thons jaunes) qui demeurent en profondeur entre 50 et 200 mètres.

À cette période aussi, le ramassage des bénitiers (*Tridacna maxima*), activité importante tout au long de l'année, s'intensifiait. Les bénitiers croissent en très grand nombre sur les "pâtes coralliens" affleurant de toutes parts dans le lagon. Leur collecte était une activité à laquelle se consacraient surtout les femmes aidées à l'occasion par quelques vieillards et enfants. Les coquilles abandonnées au cours de la collecte demeuraient sur place et aujourd'hui des entassements considérables de tests recouvrent les pinacles du lagon. Les bénitiers étaient consommés crus ou bien cuits à l'étouffée au four. Leur traitement par dessiccation permettait de les conserver pour les périodes de disette.

Par fortes intempéries, le lagon demeurant seul accessible, les bénitiers et les maigres poissons que l'on y trouvait, constituaient l'essentiel de l'alimentation.

DE MARS À MAI: PÉRIODE INTERMÉDIAIRE

Vers le mois de mars, quand la houle change encore de direction et revient au sud en faiblissant, les conditions de pêche deviennent plus favorables. Sans danger, les hommes fréquentaient à nouveau le large et le récif. C'était le temps fort où étaient pratiquées de nombreuses pêches à la canne des poissons vivant à proximité du récif. La mer alors plus clémente permettait aux habitants de l'atoll de mieux se nourrir, ces poissons connaissant une période grasse comme la perche à tache noire (*Lutjanus monostignus* ou *makoto*), vivant dans le lagon et très recherchée à Napuka. Après l'été austral et ses privations, grâce à ces nouvelles possibilités de pêche et à cette augmentation de leurs ressources, les habitants de l'atoll bénéficiaient d'une amélioration sensible de leur existence matérielle qu'accroissait bientôt l'arrivée des premières tortues.

ORGANISATION DE LA PÊCHE

Estimée à un peu plus d'une centaine d'habitants par Wilkes en 1839, la population de Napuka constituait une communauté réduite qui, malgré quelques contacts et échanges avec d'autres atolls de la zone (Tepoto bien sûr, mais aussi Fangatau et Fakahina), tirait de son propre territoire l'essentiel de ses moyens de subsistance. La pratique de l'horticulture en fosse ne fut, semble-t-il, jamais développée à Napuka; les ressources végétales exploitées (pandanus, pourpier, cocotier...) étaient donc relativement faibles et peu variées, d'où la part déterminante tenue par celles du milieu marin.

N'ayant avec leur environnement qu'un rapport de prédation, les hommes étaient fortement dépendants des rythmes naturels (périodes d'abondance des espèces marines, cyclones, etc.) soumis, selon eux, à des forces surnaturelles (divinités, ancêtres). Aussi, leur "contrôle" sur la reproduction des richesses marines, sur le retour d'espèces, telles les tortues ou les bonites, soumises à des rythmes saisonniers, passait par des pratiques rituelles et le respect de certains interdits.

HIÉRARCHIE SOCIALE ET PÊCHE

Les sociétés des atolls présentaient, probablement en raison du faible nombre de leurs habitants et du peu de richesses disponibles, une hiérarchie sociale moins rigide que celles des îles hautes de l'archipel de la Société par exemple. Au moment du contact avec les Européens, Napuka était sous le contrôle de deux chefs (*ariki*), chacun régnant sur un territoire situé de part et d'autre de l'atoll et séparé par le Koa Tamapuhia. Les deux communautés, se référant à un ancêtre commun, possédaient toutefois chacune leur *marae*. La distinction entre le chef et ses sujets était plus culturelle que basée sur une quelconque possession de biens matériels: le chef était détenteur de connaissances

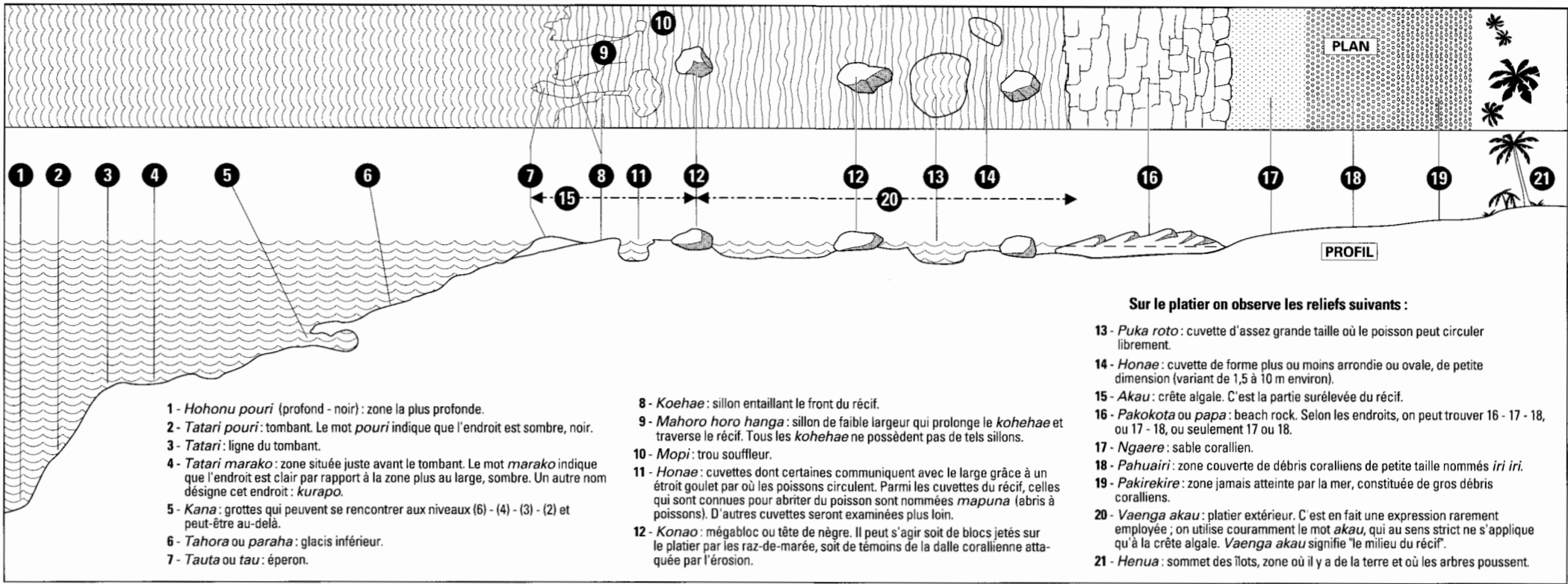


Fig. 3: Le milieu récifal, terminologie traditionnelle

traditionnelles étendues, il officiait comme prêtre sur le *marae* communautaire... En matière de pêche, il se devait d'être habile entre tous, notamment dans les captures de tortues et de bonites, véritables sports virils où les hommes dans la force de l'âge rivalisaient d'adresse, de vigueur et de savoir-faire technique. Les chefs, semble-t-il, possédaient un certain pouvoir de décision sur l'édification et l'exploitation des pièges en corail implantés sur le passage des poissons et une part des prises leur était réservée. Comme cela existait ailleurs en Polynésie, les chefs pouvaient instaurer un *rahui*, c'est-à-dire une interdiction temporaire de fréquentation, sur une zone de l'île. Ainsi, une certaine portion du lagon par exemple était-elle soustraite pour un temps à l'exploitation des ressources afin de les conserver intactes en prévision d'un festin donné pour une grande occasion.

DIVISION DU TRAVAIL

À un titre ou à un autre, tous les habitants participaient à l'exploitation du milieu naturel. Les enfants, très jeunes, s'adonnaient à de menues pêches (pêche à la ligne depuis le rivage ou sur le récif, ramassage de coquillages, etc.). Progressivement intégrés à des groupes de pêche, ils remplissaient au fil du temps des tâches de plus en plus importantes. La contribution directe des enfants à la nourriture de la communauté était toutefois secondaire; les adultes, hommes et femmes, assuraient l'essentiel de l'approvisionnement. Les anciens, à qui leur moindre force physique interdisait la pratique de certaines techniques, jouaient, à travers les rituels, un rôle de médiateur entre les vivants et les ancêtres protecteurs et donateurs de nourriture.

La grande activité des femmes, économiquement primordiale, était la collecte et la préparation des bénitiers. Elles se consacraient, en outre, à diverses techniques de pêche à l'hameçon ou au piège, dans le lagon et sur le récif, et participaient à des pêches collectives dans le lagon. Ces techniques routinières, sans danger, ne demandaient guère de connaissances étendues, et, de ce fait, n'étaient pas valorisantes. De plus, elles ne se déroulaient pas en des lieux (le large) et à des moments (en nuit noire) où, disait-on, le dieu Tuhoro Punga était présent et où pouvaient rôder les esprits.

Les hommes, outre les activités pratiquées par les femmes mais qu'ils pouvaient exercer s'ils le désiraient, avaient l'exclusivité des pêches au large en pirogue, divertissantes, réclamant vigueur physique et savoir technique. Ils avaient aussi le monopole de l'emploi de la foëne et du harpon.



Fig. 4: Natif de Wytoohee

Il semble que, dans cette répartition du travail selon le sexe, se mêlent d'une part des interdits destinés, en raison d'une "idéologie du sang", à éloigner les femmes de certains lieux et de prises de pêche qu'elles pourraient "souiller" et de la pratique de diverses techniques où le sang coule (foëne, harpon), et, d'autre part, une volonté des hommes de se réserver jalousement le monopole de certaines pêches attrayantes et prestigieuses.

SOLIDARITÉ ET CONCURRENCE

Les conditions matérielles dans lesquelles vivait la population de Napuka rendaient nécessaire une solidarité entre ses membres qui favorisaiient les liens de parenté qui les unissaient. Cette solidarité s'exerçait de manière effective dans l'association des hommes pour les pêches collectives et certaines préparations culinaires, dans la

distribution par le pêcheur de ses excédents à ses voisins moins chanceux ou à des personnes âgées. Autre exemple de solidarité, les tortues et les bonites capturées par quelques hommes vigoureux étaient cuites et consommées par toute la population, les pêcheurs ne bénéficiant que de quelques morceaux honorifiques (la tête des tortues par exemple). Mais s'ils obtenaient du prestige pour leur contribution à nourrir la collectivité dans son ensemble, ces hommes ne faisaient, en fait, que rendre à celle-ci, et notamment aux anciens qui avaient été leurs instructeurs, les fruits du savoir reçu.



Fig. 5: Habitation d'indigène

Cette nécessaire solidarité n'excluait pas une farouche concurrence entre les pêcheurs, notamment lorsque les jeunes gens s'affrontaient pour s'emparer des tortues. De même, les anciens rivalisaient entre eux à propos de leurs connaissances ancestrales et de leur capacité à se conformer aux prescriptions de manière à satisfaire les ancêtres pourvoyeurs de bienfaits. De plus, cette concurrence entre les individus se retrouvait dans celle qui opposait les groupes familiaux au sein desquels se transmettaient les savoir-faire techniques et le secret des pratiques magiques propitiatoires. La communauté insulaire de Napuka vivait en étroite symbiose avec le milieu marin dont elle tirait une part essentielle de sa subsistance; de tout temps, elle en fit l'objet principal de ses observations, de ses gestes techniques, de son imaginaire.

E. CONTE

(Introduction par E. VIGNERON)

Orientation bibliographique

CONTE (E.) - 1988 - L'exploitation traditionnelle des ressources marines à Napuka (Tuamotu - Polynésie Française). Thèse de Doctorat, Université de Paris I - Panthéon-Sorbonne. 915 p.

EMORY (K.P.) - 1947 - Tuamotuan Religious Structures and Ceremonies. Honolulu, *B.P. Bishop Museum Bull.* 191: 102 p.

EMORY (K.P.) - 1975 - Material culture of the Tuamotu archipelago. Pacific Anthropological Records, 22, Honolulu, *B.P. Bishop Museum*, 253 p.

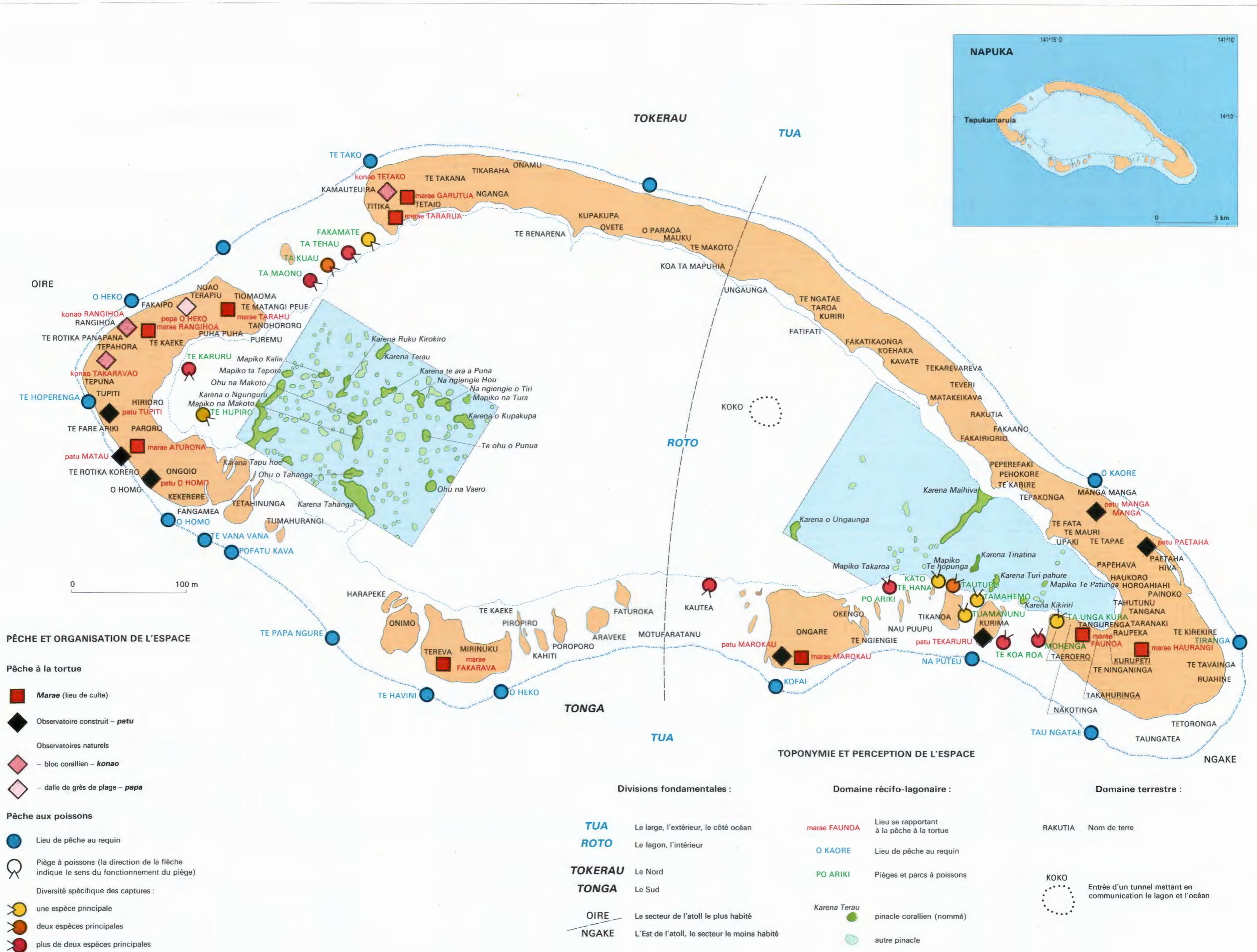
GARANGER (J.) - 1965 - Hameçons océaniens, éléments de typologie. Paris, *J. Soc. des Océanistes*, 21: 128-136.

LAVONDÈS (A.) - 1971 - Le Polynésien et la mer. Catalogue d'une exposition d'objets au Musée de Papeete. Soc. Études Océaniques, Centre ORSTOM Papeete, 30 p.

SEURAT (L.G.) - 1905 - Les instruments de pêche des anciens Paumotu. Paris, *L'Anthropologie*, XVI: 295-307.

WILKES (CH.) - 1845 - *Narrative of the United States Exploring Expedition...* Philadelphia, Lea and Blanchard, 23 vol., 8 000 p.

Les gravures anciennes illustrant cette notice sont extraites de l'ouvrage cité de Charles Wilkes, le premier scientifique à avoir séjourné à Napuka, qu'il désigne sous le nom de Wytoohee.



PÊCHE ET ORGANISATION DE L'ESPACE

Pêche à la tortue

- **Marae** (lieu de culte)
- ◆ Observatoire construit – **patu**
- Observatoires naturels
- ◇ – bloc corallien – **konao**
- ◇ – dalle de grès de plage – **papa**

Pêche aux poissons

- Lieu de pêche au requin
- Piège à poissons (la direction de la flèche indique le sens du fonctionnement du piège)
- Diversité spécifique des captures :
- une espèce principale
- deux espèces principales
- plus de deux espèces principales

TOPONYMIE ET PERCEPTION DE L'ESPACE

Divisions fondamentales :

- TUA** Le large, l'extérieur, le côté océan
- ROTO** Le lagon, l'intérieur
- TOKERAU** Le Nord
- TONGA** Le Sud
- OIRE** Le secteur de l'atoll le plus habité
- NGAKE** L'Est de l'atoll, le secteur le moins habité

Domaine récifo-lagonaire :

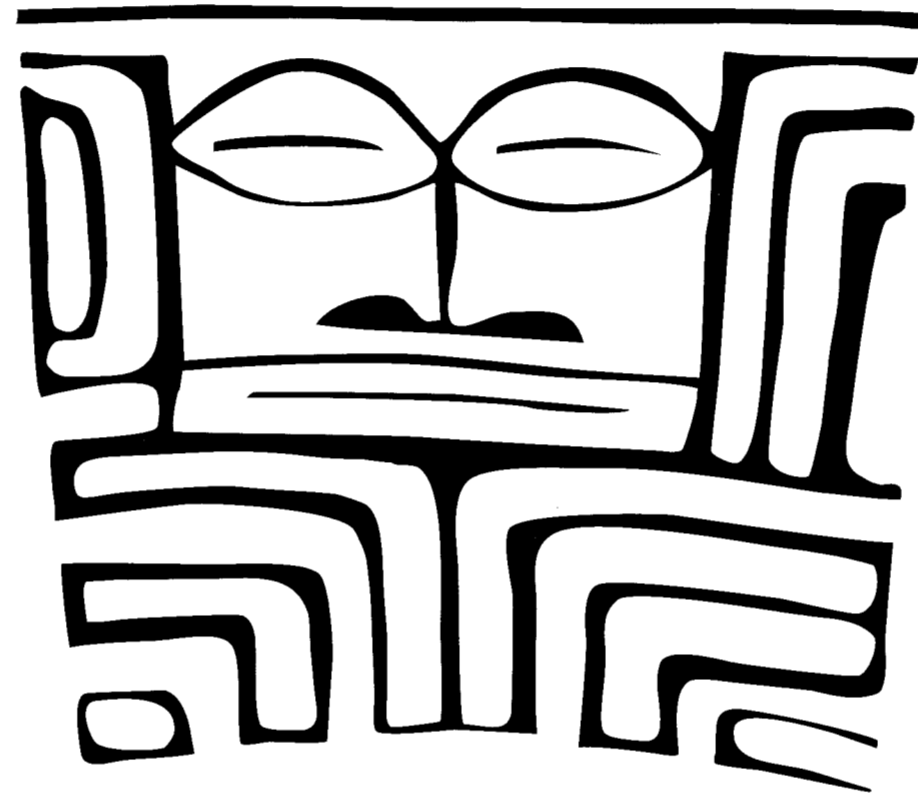
- **marae FAUNOA** Lieu se rapportant à la pêche à la tortue
- **O KAORE** Lieu de pêche au requin
- **PO ARIKI** Pièges et parcs à poissons
- **Karena Terau** pinacle corallien (nommé)
- autre pinacle

Domaine terrestre :

- RAKUTIA** Nom de terre
- KOKO** Entrée d'un tunnel mettant en communication le lagon et l'océan

Source : Enquêtes effectuées par l'auteur de 1982 à 1988 avec la collaboration de l'Association **Tamariki Te Puka Maruia**

ATLAS



DE LA POLYNÉSIE FRANÇAISE

ÉDITIONS DE L'ORSTOM

Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération

*Cet ouvrage a bénéficié du soutien du ministère des Départements et Territoires d'Outre-Mer
et du Gouvernement de la Polynésie française*

Paris 1993

ORSTOM
Éditions

© ORSTOM 1993
ISBN 2-7099-1147-7

Editions de l'ORSTOM
213 rue La Fayette
75480 Paris cedex 10

Nous adressons nos remerciements à l'Institut Géographique National et au Service Hydrographique et Océanographique de la Marine
pour leur collaboration et leur aide précieuses.